

Pourquoi on nous a séparés ?

*Collection « Sociologie clinique »
sous la direction de Vincent de Gaulejac*

Longtemps, la sociologie s'est construite contre le vécu, le personnel, le subjectif. Elle s'ouvre peu à peu à l'analyse des sentiments sociaux, des passions collectives, des processus sociopsychiques, de la subjectivité, de la question du sujet. L'ambition de cette collection est de favoriser cette ouverture en publiant des ouvrages qui s'intéressent à la dimension existentielle des rapports sociaux, c'est-à-dire aux relations profondes qui relient l'être de l'homme et l'être de la société. Pluridisciplinaire et ouverte à des approches plurielles, cette collection s'adresse à tous ceux qui cherchent à concilier les exigences de la rigueur scientifique et les nécessités d'une écriture sensible, accessible à des non-spécialistes, en évitant le double travers de la théorie sans vie et du vécu sans théorie.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Christine Abels-Eber

Pourquoi on nous a séparés ?

Récits de vie croisés : des enfants placés,
des parents et des professionnels

Préface d'Eugène Enriquez

« Sociologie clinique »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2988-1
Première édition © Éditions érès 2006
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.edition-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE	11
INTRODUCTION	21
La séparation enfant-parent est souvent vécue comme une violence par l'enfant et par le parent.....	23
1. PAROLES D'ENFANTS, PAROLES DE MÈRES	31
Rémi, l'enfant qui n'aime pas les disputes	31
Max, l'enfant qui ne veut pas d'une femme qui joue à être sa mère	34
De l'enfant aux parents	37
Paroles de mères, paroles de femmes	39
2. CATHY : « LA DESCENTE AUX ENFERS »	43
3. MARIE : « LE PARCOURS DU COMBATTANT »	55
Réponse de Dorothée	76
4. LINE, QUI FUT L'ASSISTANTE MATERNELLE DE DOROTHÉE	79
5. RÉCIT D'ANNE, ASSISTANTE SOCIALE.....	99
6. DE L'ÉVÈNEMENT-RUPTURE À L'AVÈNEMENT-PLACEMENT. DE LA SÉPARATION AU PLACEMENT.....	123
Et la protection de l'enfant ?	126

7. AU-DELÀ DES RUPTURES : L'ENFANT PLACÉ ET SON HISTOIRE	131
8. LA REPRODUCTION INTERGÉNÉRATIONNELLE N'EST PAS UNE FATALITÉ	137
9. L'ENFANT DÉ-PLACÉ ET SA QUÊTE DE PLACE.....	143
Changement de place, changement de classe ?	145
Le roman familial	148
Le projet parental	152
10. EN RÉPONSES.....	155
Réponse 1 : Texte d'Olivier G.	155
Réponse 2 : Texte de Dominique B.	166
11. SE LAISSER GUIDER PAR LA PAROLE DU SUJET	175
Des objets de l'intervention.....	181
Des « sujets » de l'intervention par le récit de leur parcours	185
12. LES PARENTS FACE À L'INTERVENTION SOCIALE. QUEL ACCOMPAGNEMENT ?	191
Quel accompagnement proposer aux parents ?.....	192
Les groupes de parents	194
Les associations de parents	199
La médiation familiale	200
Un dispositif Accueil et soutien parental : ASP	201
Une écoute attentive des parents	202
Le travailleur social et son histoire.....	204
L'histoire de vie, une démarche parmi d'autres	205
« La place de l'histoire de vie dans ma formation et dans le champ de l'éducation spécialisée » : récit d'une éducatrice spécialisée en formation	206
CONCLUSION.....	211
BIBLIOGRAPHIE	215

À Zia, ma petite fille

*Si le monde social m'est supportable,
c'est parce que je peux m'indigner.*

Pierre Bourdieu

(Entretien avec Antoine Spire,
Paris, Éditions de l'Aube, 2002)

Préface

Que le lecteur de ce livre s'attende à être, au sens le plus profond, dérangé. Non que l'auteur, Christine Abels-Eber, poursuive consciemment un tel but. Les deux philosophes qu'elle évoque, et auxquels elle se réfère au début et à la fin de son livre, Spinoza et Kierkegaard, ne prononcent que des mots simples que tout le monde devrait pouvoir entendre tellement ils apparaissent, a priori, évidents : « Ne pas avoir pitié, ne pas se moquer, ne pas détester, mais comprendre » (Spinoza), « Pour aider un être je dois certainement comprendre plus que lui, mais d'abord comprendre ce qu'il comprend » (Kierkegaard). Pourtant si on laisse ces paroles séjourner en nous, elles constituent de véritables brûlots. En effet, il est facile de se moquer mais il est dur de comprendre ce que l'autre comprend.

C'est pourtant à cette tâche que s'est consacrée, dans ce nouvel ouvrage, Christine Abels-Eber, qui avait déjà abordé le problème dont elle nous entretient dans son livre *Enfants placés et construction d'historicité*. Elle s'est donné la tâche d'entendre, de comprendre la souffrance des enfants placés et de leurs parents, les actions positives et négatives des travailleurs sociaux et des systèmes de protection de l'enfance, dans toute leur complexité, en suspendant le plus possible son jugement, les sentiments exprimés et les conduites adoptées par les divers

acteurs intervenant lors d'une séparation d'un enfant de sa mère et de son placement en institution ou dans un foyer d'accueil.

Pour ne pas céder à quelque tendance moralisante qu'elle aurait pu avoir, comme tous les mortels que nous sommes, elle a surtout écouté leurs paroles, qu'elle nous restitue le plus complètement possible pour que nous puissions, nous lecteurs, être touchés et nous faire notre idée des situations exposées. Elle s'est, le plus possible, effacée devant les dires, les plaintes, les récriminations ou les jugements de ceux dont elle n'a voulu être que la porte-parole, sinon même le scribe. On pourra lui reprocher une telle humilité, et moi-même, rédigeant cette préface, je n'ai pas toujours pu accepter une telle attitude de réserve. J'ai eu parfois l'envie de lui dire d'être plus présente, d'être plus explicative, plus affirmative, moins humble. Et pourtant c'est en adoptant une telle posture qu'elle nous permet de prendre toute la mesure du problème qu'elle nous soumet, d'en saisir les enjeux, d'en prendre une conscience aiguë et d'être profondément bouleversés, « dérangés », par ces voix anonymes, ces personnes inconnues qui soudainement nous deviennent proches bien que lointaines, familières bien qu'étrangères, et qui parlent directement à notre raison et à nos sentiments.

Christine Abels-Eber nous met en face d'un monde que nous n'avons pas l'habitude de voir ni de côtoyer, d'un monde « étranger » au nôtre mais qui peut devenir un jour le nôtre ou celui de nos enfants.

On sait que Freud dans son essai *L'inquiétante étrangeté* évoquait deux figures des choses, des « objets » nous entourant : ce qui était *unheimlich* (étrange, étranger) et ce qui était *heimlich* (familier, proche). Il nous disait que les deux figures pouvaient, paradoxalement, nous faire peur, nous faire rêver, nous faire réagir, autant l'une que l'autre. Il nous faisait ainsi comprendre que le familier décelait des zones obscures que nous ne pouvions ni ne voulions voir et que l'étrange, l'étranger, était peut-être plus proche qu'on ne le pensait, qu'il était peut-être tout près, parfois même niché en nous. Rien de ce qui est humain n'est donc facile à admettre, à comprendre. Il nous met toujours en danger car, quand on le rencontre vraiment, il « dérange » nos certitudes, nos manières routinières de penser et notre vie.

En nous donnant à voir cet univers étranger, en le rendant si proche, l'auteur nous ouvre aussi à ce qui est souvent caché en nous, nous provoque, nous fait sortir de notre « sommeil dogma-

tique » et nous oblige à voir et à comprendre une scène qui avait pour nous peu de réalité. C'est pour cela que ce livre est dérangeant et en même temps indispensable. Ces personnages qui parlent deviennent de véritables *personnes* qui nous parlent et qui, en parlant, parlent peut-être aussi de nous.

Nous allons entendre les voix des enfants, Rémi et Max, placés en institution à partir de désaccords graves entre le père et la mère, celles des parents, Cathy, qui dira avoir vécu une véritable descente aux enfers pendant le placement de son enfant à l'Aide sociale à l'enfance durant six ans, et Marie, qui a dû faire « le parcours du combattant » pour pouvoir avoir, à nouveau, contact avec ses enfants Dorothée et Damien (le premier, Jean, semblant avoir été kidnappé par sa propre mère). En ce qui concerne Marie, nous disposons également du témoignage de sa fille Dorothée, de Line, l'assistante maternelle de Dorothée, et d'Anne, l'assistante sociale AEMO qui s'est occupée de Damien, ce qui rend le « cas » de Marie et de ses enfants si attachant.

Nous avons, de plus, les réactions de deux directeurs d'établissement, Olivier G. et Dominique B., qui parlent en toute liberté et sans langue de bois du fonctionnement des services sociaux, des aides qu'il faut apporter aussi bien à l'enfant qu'aux parents, de la nécessité pour l'ensemble des travailleurs sociaux de pouvoir réfléchir, en présence d'une instance tierce, à leurs pratiques et au sens qu'elles peuvent revêtir aussi bien pour les « clients » de l'aide sociale que pour eux-mêmes.

Tous ces acteurs du système de protection de l'enfance sont donc invités à nous parler le plus franchement possible, Christine Abels-Eber étant là pour recueillir leurs témoignages et pour faciliter, par des questions judicieuses, leur travail de pensée et l'exploration des situations.

Il ne peut être question dans une brève préface de faire entendre le concert de ces voix. Ce serait d'ailleurs préjudiciable aux récits et aux témoignages, qui perdraient de leur saveur et de leur vigueur. Par contre, ce qui est possible, dans une préface, c'est de faire sentir aux lecteurs la concordance de ces divers discours. C'est pour cette raison que nous avons parlé du concert des voix. De même que, dans un orchestre symphonique, chacun joue sa partition et que le résultat d'ensemble est harmonieux, même si la musique provoque, non la jouissance, mais la terreur ou l'horreur, chacune de ces narrations est originale, exprime bien la problématique du sujet parlant, sa plainte, ses espoirs, ses

réflexions et en même temps traite à sa manière des mêmes problèmes et entre en résonance harmonieuse avec les autres.

Que nous disent donc ces diverses personnes sinon que l'événement-séparation qui aboutit à l'avènement-placement est terriblement douloureux pour tous et qu'il faut faire le maximum pour l'éviter (sauf dans le cas où maintenir ou renvoyer des enfants à des parents maltraitants, psychotiques, comme cela se faisait il n'y a pas si longtemps encore, est une aberration et ne peut que les détruire encore un peu plus), et si cela n'est pas possible, il faut que l'enfant comme les parents acceptent cette séparation et que les services sociaux procèdent à un véritable accompagnement des uns et des autres en utilisant tous les moyens à leur disposition et au besoin en inventant de nouveaux – tels « La Croisière » au Québec, groupe d'entraide de parents – qui leur permettent de ne pas céder au désespoir, de surmonter leurs souffrances et de se revaloriser.

En effet, il n'y a rien de plus terrible pour une mère que d'être cataloguée comme mauvaise mère par ses enfants, par les travailleurs sociaux ou par les juges, il n'est rien de plus difficile pour un enfant que de ne plus avoir confiance en ses parents, de ne plus pouvoir les « idéaliser » même au minimum, de se défier de tout ce que les services sociaux font pour eux.

Hélas, l'aide sociale n'est pas toujours à la hauteur de sa mission. Ce point fera réagir sans doute bien des « travailleurs sociaux » qui ont le sentiment de se dévouer à une tâche difficile. Et pourtant cette défaillance est attestée par les différents acteurs.

« Je ne veux pas qu'ils (les éducateurs, à propos des week-ends chez sa mère) en parlent entre eux. Tu sais, souvent, ils répètent tout ce qu'on leur dit parce qu'ils vont aux réunions de synthèse, il y a des choses qu'y vaut mieux pas dire à cause des synthèses où ils vont en parler. Même si eux ils font ça pour leur travail, et pour notre bien, eh bien souvent c'est du mal que ça nous fait, alors vaut mieux se taire quelquefois » (Max, un enfant).

« Je pense que trop de travailleurs sociaux stigmatisent les familles, les personnes, parce qu'ils restent sur le factuel. Les faits qui nous sont donnés à voir sont souvent très négatifs, les représentations sont très négatives... » (Anne, assistante sociale qui s'est occupée de Damien, fils de Marie).

Ces citations ne signifient pas que les travailleurs sociaux, dans l'ensemble, ne fassent pas correctement leur travail, et que, bien souvent, ils ne prennent pas leur tâche véritablement à cœur.

Le témoignage de Marie concernant le dévouement et la qualité de l'accompagnement d'Anne, l'assistante sociale de Damien, comme les déclarations d'Anne concernant le travail accompli avec Marie et Damien le manifestent amplement. Seulement tous les travailleurs sociaux ne peuvent pas avoir les mêmes aptitudes à la compréhension que celles révélées chez Anne.

Cela d'autant plus que toutes les fonctions d'accompagnement ne peuvent avoir qu'un statut ambigu. Elles doivent favoriser l'autonomie et la prise de responsabilité de l'individu aidé, et en même temps elles risquent toujours de se transformer en affirmation d'un pouvoir d'autant plus exorbitant qu'il s'étaye sur des institutions solides, se référant à la loi.

On oublie trop souvent que le mot « sujet » veut dire deux choses contradictoires : être maître de son destin (le sujet de ses actions) ou être assujéti. Quand on s'occupe de sujets, de personnes ayant une raison et un cœur, on peut glisser sans le vouloir explicitement (certes, certains ne peuvent masquer la jouissance perverse que leur procure le pouvoir) d'une attitude d'accompagnateur du développement personnel de l'autre à une attitude de domination.

Tous les éducateurs, enseignants, formateurs, voire psychanalystes peuvent être tentés d'incarner le savoir absolu, de se croire dans la position du « grand Autre » (pour parler comme Lacan), de devenir autoritaires et même totalitaires, de s'investir d'un pouvoir quasi sacré. Quand on est dans une relation d'aide, on est plus ou moins traversé par divers fantasmes : celui du formateur, au sens platonicien du terme (« donner la bonne forme »), celui de l'accoucheur socratique (il faut se souvenir que Socrate amène ses interlocuteurs là où il veut les mener), celui du thérapeute ou de l'analyste sauvage, du militant d'une cause jamais interrogée, du réparateur qui veut réparer l'autre à sa manière ou encore, comme nous l'a montré Searles, de celui qui tout en disant vouloir faire du bien poursuit la mort psychique de l'autre et tente de le rendre fou.

Aucune personne ne peut se dire épargnée d'avoir de tels fantasmes car ils s'avèrent nécessaires pour entreprendre une action et pour y croire. Mais gare à celui qui ne se questionne pas,

à celui qui croit détenir la vérité, qui n'est pas capable de prendre une distance respectable par rapport aux fantasmes (le fantasme nourrit l'action mais quand il se réalise pleinement il n'apporte que mort et désolation ; tous les psychanalystes, tous les psychologues – au moins ceux qui respectent l'autre – sont conscients des fantasmes qui les animent et savent que le fantasme est créateur de la vie et de pensée – Aristote ne disait-il pas qu'on ne peut penser sans fantasme, qui, quand il n'est plus irrigué par la raison et le questionnement, revêt le masque de la destruction ?

Aider autrui, mieux l'accompagner (Christine Abels-Eber préfère, à juste titre, ce dernier terme) nous met en face de nos désirs les plus fous. Ce n'est pas pour rien que depuis Platon (repris par Freud) on a qualifié le gouvernement, et surtout l'éducation (au sens large du terme) de « métier impossible », un métier qui, quoi qu'on fasse, aboutit la plupart du temps à des résultats décevants. Et pourtant, il faut bien que des personnes exercent de tels métiers et qu'elles le fassent sans développer la violence inouïe qui se cache dans ses plis.

Nous avons, pour notre part, depuis plus de quarante ans essayé de montrer le visage du *pouvoir nu* (c'est-à-dire sans médiation par la technique, et touchant directement le corps, la pensée, la psyché des sujets) qui est en œuvre dans toutes les relations humaines, surtout lorsqu'elles s'établissent entre deux personnes situées dans des positions asymétriques : d'une part le sujet perdu, en désarroi, souvent culpabilisé ou honteux, et d'autre part le sujet ayant le savoir et le pouvoir de faire qui s'appuie sur la loi, la morale et les institutions républicaines. Pour exercer de tels métiers impossibles, il est nécessaire d'être bien formé (et le travail de Christine Abels-Eber à Tours le montre bien) et bien entouré ; il est nécessaire que les personnes soient plus à même de comprendre les raisons du choix d'un tel métier (et c'est pour cela que les séminaires « roman familial et trajectoire sociale » permettant aux personnes de reprendre le fil de leur histoire de vie sont essentiels) et puissent régulièrement faire état de leurs pratiques dans des groupes d'échange et d'analyse de celles-ci.

Il ne s'agit, en aucun cas, de crier haro sur le travailleur social. Son rôle est indispensable dans la société et principalement dans notre société contemporaine de nouveau capitalisme sauvage qui brise et exclut de plus en plus de personnes. Celles-ci ont un besoin pressant d'être accompagnées, de trouver réconfort et compréhension auprès des institutions d'aide sociale, de

pouvoir à nouveau s'estimer, se reconnaître comme de véritables sujets et comme des citoyens et être valorisées.

Si les travailleurs sociaux doivent être bien formés, les parents en difficulté doivent réclamer non seulement l'aide de ceux-ci mais il doivent pouvoir, de leur côté, s'organiser en groupes de parents échangeant leurs problèmes et inventant de nouvelles solutions. C'est à ce prix qu'ils retrouveront le respect d'eux-mêmes et la considération des autres.

Les pratiques de formation, l'interrogation dans des séminaires histoires de vie, la constitution de groupes de parents, tout cela est analysé avec profondeur dans ce livre, où l'auteur a mis toute son expérience, tout son cœur et toute sa raison, elle qui fait de ce texte, des personnages mis en scène, un révélateur pour tout lecteur qui ne peut qu'entrer en sympathie avec les propos tenus et les témoignages réunis.

Certes, certains diront que les témoignages sont trop longs, que l'auteur montre trop d'humilité (et j'ai été tenté, je le dis plus haut, de lui faire un tel reproche). Mais si les lecteurs prennent leur temps, consentent à vivre avec les personnes qui parlent, ils en seront récompensés. Ils se sentiront plus près de ces personnes et d'eux-mêmes.

Naturellement, un tel livre comporte des lacunes. On aurait aimé que l'auteur creuse plus la question de la violence, qu'elle montre mieux qu'elle ne le fait le jeu des différents acteurs et le fonctionnement du système de protection, s'interroge plus avant sur une société qui se réclame d'autant plus de l'homme dans les mots qu'elle le rabaisse dans les actes. Mais l'auteur aurait alors écrit un autre livre plus explicatif mais sans doute moins attachant. Celui que les lecteurs vont découvrir se tient bien, tel qu'il est, et il mérite d'être lu attentivement, ressenti et commenté par un grand nombre de personnes. Elles seront, je l'espère, sensibles à l'honnêteté de l'auteur, à la force de son propos et à sa capacité d'empathie avec les acteurs des drames qu'elle nous présente.

Eugène Enriquez
professeur émérite de sociologie, Paris VII

Eugène Enriquez est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, dont : *De la horde à l'État*, Paris, Gallimard, 1983, et coauteur, avec C. Haroche de : *La face obscure des démocraties modernes*, Toulouse, érès, 2002. Il est rédacteur en chef de la *Nouvelle revue de psychosociologie*.

« Moi je rêve pas Courgette. Et je sais bien que si papa s'en allait souvent en voyage, c'était à cause des disputes à la maison. Maman, elle s'occupait avec ses aiguilles et ses cœurs à recoudre parce qu'elle savait pas trop comment dire « je t'aime ». C'était quand même ma maman et j'avais un papa, et une maison aussi, avec ma chambre à moi, et quand je descendais l'escalier, c'était mon escalier, et quand je buvais mon chocolat, c'était dans ma tasse préférée avec des petites oreilles vertes et mon prénom écrit dessus, et je pense que c'est pareil pour tous les enfants qui vivent ici. Que leurs parents se tapent dessus ou qu'ils les attachent au radiateur, ou qu'ils soient en prison ou qu'ils essayent d'arrêter de boire ou pire, c'est chez eux et c'est leurs parents et c'est toujours mieux qu'aux Fontaines.

– Tu peux pas dire ça comme ça Camille. Ici on a tout. Chez nous on mangeait que des pâtes au ketchup ou des pommes de terre ou de la viande hachée ou du pâté. On savait même pas que les “zépinars” ça existait. On va à la piscine, on joue au foot, on apprend à skier et les “zéducatuers” s'occupent bien de nous. On est quand même bien plus heureux et moi, je t'ai, et tous les autres.

– Tu vois tout avec le soleil toi. Des fois je t'envie ... »

G. Paris

Autobiographie d'une courgette,
Paris, Plon, 2001.

